

# LE CAMP D'ÉTÉ 2021 À AILEFROIDE

UN ÉTÉ DE GRANDES PREMIÈRES !

Par Adrienne de Bazelaire

Il est 23 h en ce dimanche 12 septembre et je regarde mes mails avant de dormir. Je vois un message de François. Objet : Retour du camp d'été, « Ça pourrait être sympa de faire un post de blog ... Peut-être qu'Adrienne, qui a vu le Gums défiler un mois entier à Ailefroide, pourrait écrire quelque chose? »... C'est pas faux ! Quand je repense à ce mois de juillet, j'ai l'impression que c'était hier et pourtant, deux mois se sont presque écoulés depuis mon retour à Paris. Les souvenirs me reviennent en ce dimanche soir alors que je tente de m'endormir. C'est décidé, l'heure de mon premier article est venue !

C'est chargé comme deux mules que mon vélo et moi embarquons ce vendredi soir 2 juillet dans le train de nuit : direction Modane, puis bus pour l'Argentière. Pas de siège inclinable cette année mais le luxe de deux sièges pour dormir couchée en chien de fusil. La nuit tombe vite alors que j'ouvre le topoguide *Voies Normales et Classiques des Écrins* de Sébastien Constant et je m'endors pleine d'attentes / d'interrogations / d'appréhension pour ce fameux camp d'été. C'est mon premier camp d'été et je n'ai jamais chaussé de crampons ni marché sur un glacier. D'ailleurs je n'en ai jamais vu. Il y a à peine quelques mois je ne faisais pas de différence entre la couenne et la grande voie. J'ai hâte que le camp commence pour découvrir tous ces aspects de la montagne qui m'attirent et me sont encore inconnus.

Fraîchement débarquée du bus à la gare de l'Argentière, je réalise que le premier challenge de l'été sera de monter jusqu'aux Claux. Je me lance sans regarder ni le kilométrage ni le dénivelé : *ignorance is bliss*, comme disent les Anglais. Les sacoches accrochées, mon sac sanglé par-dessus, mon vélo semble peser le poids d'un petit éléphant et la manœuvre de démarrage est maladroite. Les premiers mètres de montée me mettent dans l'ambiance, ça grimpe plus sec qu'aux Buttes Chaumont. Les trois pauses dans la montée ne sont pas de trop pour retrouver mon souffle. Je me reconforte : « au moins ça me fait les cuisses et le cardio ».

Les clés de mon appartement récupérées, je repars à l'assaut du dernier tronçon de route. Cette année, pas de camping pour moi, je dois télé-travailler. J'en ai profité pour ouvrir les portes de ma location à plusieurs gumistes (plus attirés par la perspective d'un logement sec et confortable que par la nécessité d'avoir un lieu où travailler !).

Cette première semaine de juillet est bien calme, le camping d'Ailefroide n'est pas encore très rempli, j'en profite pour explorer les environs. En fin d'après-midi



après le travail, j'enfourche mon vélo pour explorer le versant sous le sommet de la Blanche pour aller plus vite. À vélo, la descente tant redoutée pour les genoux devient du pur plaisir. Bon par contre, il faut se farcir la montée et c'est une autre paire de manches : ma monture ne me porte pas aussi bien. Surtout quand je me suis mis en tête de suivre une piste de ski un peu trop raide et rocailleuse. Essoufflée, les cuisses en feu et les bras pleins de cambouis, je me réconforte : « porter son vélo ça doit bien valoir un sac d'alpi ou une corde à doublet, non ? ».

Quelques jours plus tard, les premiers gumistes ont pris leurs quartiers au camping. Je me fais embarquer par Dominique, Pascal, Monique et Magali direction la Blanche, pour de vrai cette fois. La météo annonce de la pluie dans l'après-midi donc le départ est matinal à 7 h. Une petite mise en jambes de 1300 m de D+, entre les nuages. Peu avant le sommet, il reste de la neige ! Je suis super contente de marcher dans la neige. Arrivés au sommet, Monique, Dominique et moi contemplons le paysage : les nuages sont sympas, on a une superbe vue sur le vallon du Sélé, Clapousse et surtout le Pelvoux, c'est superbe. Les plus attentifs remarqueront qu'on en a perdu deux au sommet, rassurez-vous : on les a récupérés à la descente !

Le soir, autour d'une omelette aux champignons cueillis à la descente, Dominique me propose de faire le Col du Sélé, une course d'alpi pas trop engagée, parfaite pour débiter et s'entraîner à bien cramponner. Ni une ni deux, j'accepte. Le lendemain j'arrive super motivée vers 10 h au camping avec plein d'affaires dans mon sac. Je vide mon sac devant la camionnette de Domi et on fait le tri (comment ça, on bivouaque sans tente ?). Une

paire de chaussures d'alpinisme empruntée à Domi, des sur-gants empruntés à Magali, des crampons et un piolet empruntés au Gums, un paquet de nouilles pour le soir et du pain et fromage pour le matin : je suis fin prête et surmotivée. On part vers le refuge du Sélé en milieu d'aprèm, la chaleur est écrasante et on est bien contents d'arriver au bivouac. On dégage quelques pierres, on installe les sacs, on fait chauffer le dîner, on se couche et on règle le réveil... à 4h ?! « Tu blagues ? C'est pour de vrai ? » je demande à Dominique. J'aurai bien aimé que ce soit une blague mais non. J'apprends que pour les courses de neige, il faut partir tôt. Le soleil s'est à peine couché derrière la Pointe du Sélé que mes compagnons s'endorment.

Bon moi entre l'excitation, la lune éblouissante et la rosée qui trempe mon sac de couchage, je ne dors pas vraiment. Vers 3 h 30, j'aperçois des frontales qui émergent du refuge du Sélé, les premières cordées se mettent en marche. Certaines vers l'Ailefroide Orientale, d'autres pour les Bœufs Rouges. Je commençais tout juste à me rendormir quand ces derniers passent devant notre bivouac, s'arrêtent et commencent à discuter. Il n'est même pas 4 h, ils auraient pu discuter ailleurs qu'à un mètre de nos tapis de sol non ? Le pain et le fromage difficilement avalés, on laisse derrière nous nos affaires de bivouac coincées sous des pierres pour qu'elles sèchent et on se met en route vers le glacier du Sélé. Le premier jeu du matin pour les trois joueurs de la cordée – ne pas mettre les pieds dans l'eau – est remporté haut la main et on arrive enfin sur le début du glacier. Attentive, j'écoute les conseils de Dominique : marche en canard, ne te mets pas des coups de crampons dans les mollets et encore moins sur la corde et garde le piolet en amont. C'est

parti : premiers coups de crampons dans la neige. Alors que le ciel s'éclaircit, j'ai des étoiles plein les yeux. Le soleil colore peu à peu les montagnes et le glacier rougit sous les premières lueurs du jour. C'est très beau, très silencieux. On n'entend rien hormis nos respirations et nos crampons dans la neige. Les sommets s'illuminent alors qu'on est à mi-chemin vers le col. Arrivés au col, je suis conquise : l'alpi, c'est super.

Ci-contre: la vue depuis le Col Est du Pelvoux, de gauche à droite : le Coolidge, le Fifre, la face Sud-Est de la Barre des Écrins

Ci-dessous à gauche: la raclette à quinze

Ci-dessous à droite: montée vers le col du Pelvoux, sur la photo : Adri, Romain, Marie





La traversée de la rimaye par Romain, assuré par Bibi

En redescendant, je retrouve mon appartement bien animé par l'arrivée de nombreux gumistes : Valentin, Noémie, Anne-Laure, Nico et Jean-Paul m'ont rejointe. Non contents de remplir l'appartement, ils ont aussi rempli le frigo et le four : j'avoue que c'est une bénédiction, mon estomac est aux anges. Le lendemain, notre petite équipe s'embarque en direction de la Draye. Sous la houlette de Jean-Paul, on révise les manips de grande voie. Puis on enchaîne avec quelques couennes en plein cagnard, avant de redescendre pour l'apéro au camping. Ce premier week-end était bien chargé. Heureusement que demain c'est lundi, je suis soulagée de travailler : je vais enfin pouvoir me reposer un peu !

Après une petite journée de travail pas très acharné, il est déjà l'heure de prendre la direction du camping pour l'apéro. Et là, c'est Marie et Romain R. qui me proposent de faire l'Aiguille du Pelvoux avec un guide. A posteriori, j'ai appris que ce n'était pas très « gums spirit » de

prendre un guide, mais le temps presse car Marie et Romain doivent bientôt repartir en Bretagne. Ni une ni deux, je dis oui ! Le lendemain, sitôt ma demie-journée de boulot expédiée, direction le refuge du Pelvoux où on retrouve notre guide Julien. Arrivée à l'heure du coucher, notre impatience nous empêche de dormir. Dans une tentative pour aider mes compagnons de cordée à dormir, je me lance dans la lecture d'une histoire à voix haute. Le succès est mitigé, surtout qu'un gars qui rentre dans le dortoir nous demande si on lisait Picsou. Le lendemain, départ matinal sous la neige. Les rochers sont glissants, chacun reste bien concentré. Le guide règle son allure sur la nôtre : il nous donne l'impression de ne presque pas nous attendre. Arrivés sur la bosse de Sialouze, on chausse les crampons. On passe sous le couloir Coolidge, encore en état en ce début de mois de Juillet avec trois cordées dedans. Arrivés au col Est du Pelvoux au pied de l'Aiguille, on ne montera pas les derniers 45 m de rocher, trop de neige, le guide ne se sent pas d'assurer les trois touristes que nous sommes. Nonobstant, la course fut belle et pleine de neige.

Cette belle journée se conclut par une raclette organisée d'une main de maître par la colocation. Sitôt rentrée je lance les invitations à la team des « jeunes » du Gums (la limite d'âge n'est pas très stricte, on est quand même au Gums). On se retrouve finalement pas moins de quinze attablés autour d'un unique appareil à raclette – objet de toutes les convoitises. Un relais bien organisé entre la cuisine et la table permet de satisfaire l'appétit de raclette fondue de la tablée.

La journée a été longue, je somnole assise sur ma chaise. L'estomac bien tendu, j'écoute d'une oreille distraite les conversations qui vont bon train autour de la table (ponctuées du rire de Brigitte !). Aline m'interpelle : « Ça te dit de nous accompagner faire l'Ailefroide Orientale demain ? ». Ici, « nous » c'est une sacrée équipée : Romain T., Aline, Fiona et Brigitte. Ni une ni deux, je saute sur l'occasion mais avec prudence : je suis super motivée par la course et par l'équipe, mais j'annonce d'emblée que je vais les ralentir. « Pas de soucis » m'assure Fiona, ils sont prêts à accueillir un petit boulet dans leur équipe de choc. Quelle aubaine pour moi ! Arrivée au rendez-vous à 10 h au camping, je me vois chargée de véri-

fier la corde à double de Romain (certains ont parlé de bizutage, c'est faux, j'étais ravie qu'on me confie cette mission !). On décolle enfin vers 11 h (ou 12 h ou 13 h ?), c'est reparti pour le refuge du Sélé. C'est la troisième fois que j'emprunte le chemin qui s'enfonce dans le vallon, je commence à bien le connaître et à m'y sentir comme chez moi. Arrivés au refuge, on se repose un peu avant d'aller faire une école de cramponnage sur le glacier du Sélé. On m'enseigne les rudiments du cramponnage sur pente raide : « marche bien en canard, ne déplace qu'un appui à la fois ». Le cours se déroule sous l'œil bienveillant d'une petite troupe de chamois et de chevreaux de l'année qui cabriolent et sautent dans tous les sens. Ils sont rudement bons les chamois, j'espère m'en inspirer un peu pour le lendemain ! Le lendemain, réveil à 3 h, ça pique toujours. Le départ se fait sous un ciel incertain : « averses localisées », qu'ils disaient. La marche d'approche est longue et un peu technique pour mon pied néophyte. Pour accéder aux contreforts de l'Ailefroide Orientale, on doit sauter au-dessus de la rimaye.

Là, un choix s'offre à nous : passer par les vires rocheuses ou par un couloir de neige. Physique et impressionnant, on laisse le couloir de neige derrière nous et on s'engage dans les vires rocheuses. On progresse précautionneusement, en posant moult protections. Au bout d'une heure, il commence à neiger assez fortement. On prend alors la décision de faire demi-tour : le caillou risque de devenir trop glissant, mieux vaut ne pas s'engager davantage. On rebrousse chemin... Mais alors qu'on repasse devant le départ du couloir neigeux : une éclaircie ! On discute un peu : la décision est prise, on repart vers le sommet, et cette fois par le couloir. Celui-ci est bien enneigé, les marches bien taillées mais il n'en reste pas moins raide, impressionnant et bien fatigant ! Arrivés en haut, on débouche sur une pente douce de neige. On ne progresse pas très vite, on est de nouveau la tête dans les nuages, les pieds s'enfoncent dans la neige et celle-ci s'accumule sur nos capuches. On franchit une barre rocheuse (je découvre le doux bruit des crampons sur le caillou), et on se dirige vers le passage de la banane. Mais la matinée est déjà très avancée, on a déjà dépassé l'heure de retour, on ne voit rien depuis une heure au moins et pas la moindre éclaircie ne s'annonce, le som-



met est de toute façon trop loin pour qu'on puisse espérer l'atteindre dans les temps... On fait demi-tour pour de bon cette fois-ci : premier but. La descente est longue, technique : il faut redescendre le couloir de neige, ressauter au-dessus de la rimaye, et faire la longue descente vers le refuge. Un peu de déception de ne pas être allée en haut mais je me dis que cette course ressemble à une vraie course d'alpinisme : on a sauté une rimaye, on est passé par des vires rocheuses, par une pente de neige raide ! Journée éprouvante à la hauteur de mes espérances (à un sommet et 300 m de D+ près !).

Fourbue et un peu calmée dans mes velléités d'ascension, je profite des belles journées qui suivent pour faire de la grande voie et tâter du caillou sec. Je

commence avec *Logique Floue* (5L, 5c+/6a max) en flèche avec JP et Valentin. Une belle voie, avec des pas un peu bloc qui me feront dire le soir lors de l'apéro à Agnès « c'était pas du 6a, tu peux y aller tranquille » - encore désolée Agnès de t'avoir envoyé la dedans, ah ah ! Le lendemain, c'est Brigitte qui m'emmène en second dans la voisine de *Logique Floue* : *Apparatchik's Tripes* (7L, 5c, 6a+ max). À notre droite, la cordée d'Agnès et Hubert, suivie de près par Georges et deux de ses copains du CAF. Agnès est aux prises avec le pas de bloc, et Georges bifurque et nous rejoint. J'en profite pour voir de mes propres yeux ce que d'autres ont nommé « georgette », plus communément l'attrapage de dégaine, et également le clipage d'en moyenne un point sur deux : efficacité et légèreté !

À gauche en haut : la cordée de choc à la montée vers le bivouac des Bans (crédit @Thibault)

À gauche au milieu : toutes les cordées réunies au bivouac, François et Thibault pour Coste Counier, Brigitte, Aurélie, Olivia, Adrienne et Maixent pour Pas d'Asile pour Pazuzu (crédit @Thibault)

À gauche en bas : photo au sommet : plus qu'à redescendre ! (crédit @Maixent)

À droite : Olivia dans la voie, et en contrebas on aperçoit Brigitte (crédit @Maixent)



L'approche du refuge de Écrins, qu'on aperçoit perché sur l'éperon rocheux à droite et la face nord-ouest de la barre des Écrins à gauche.

Une journée de télétravail repos plus tard, Brigitte me propose à l'apéro une superbe grande voie, « une vraie grande voie » comme je les appelle : *Pas d'asile pour Pazuzu*, deux heures d'approche sur neige depuis le bivouac, 12 longueurs, 400 m de grimpe, tout ça dans le contrefort des Bans. Je jette un œil naïf aux cotations, je vois 6a max, je me dis que ça passe. Aurélie nous rejoint pour former une cordée de choc. On se retrouve assez nombreux au bivouac : François et Thibaut d'A. vont faire Coste Coumier, et Olivia et Maixent partent dans *Pas d'asile pour*



Hubert au passage de la cascade

*Pazuzu* aussi. Après le dîner (avec des crêpes en dessert - je reste fidèle à ma réputation en termes de dessert), certains passent la nuit sous tente, d'autres sous l'auvent d'un grand rocher. La nuit est belle et claire, la lune illumine le vallon. Le réveil à 4 h est presque doux. On part à 5 h par le névé qui permet d'accéder au pied de la voie, arrivée à 7 h. On laisse partir Olivia et Maixent devant, pendant qu'on s'équipe en papotant : on abandonne chaussures, crampons et gants au pied de la voie au profit des chaussons. Au loin, on entend et on voit un énorme bloc rouler et s'exploser en contrebas : ambiance. Aurélie et moi nous encordons en second et envoyons notre Brigitte en tête. La voie est impressionnante, ça me paraît tellement haut et difficile que, arrivée au premier relais, je me mets à pleurer en disant que je m'en sens pas capable. Aurélie et Bibi me reboostent : « mais si tu vas y arriver, t'inquiète pas ! ». Je décide en mon âme et conscience que je vais aller au bout, je sèche mes larmes et on repart. Les longueurs se suivent. L'avantage de la flèche c'est qu'on peut manger au relais quand l'autre assure, ou prendre des selfies, ou des photos de plantes ...

C'est assez physique pour moi mais j'enchaîne les longueurs avec moult « georgettes » : il s'agirait pas de traîner non plus. Arrivés au sommet, on retrouve Olivia et Maixent, qui nous auront bien guidés à la montée comme dans les rappels à la descente : merci ! La descente est longue, on arrive au bivouac à 19 h, et au parking à 21 h. La soirée se finit autour d'une bière et de pizza avec Aurélie et Thibault. Première « vraie » grande voie !

Le lendemain, c'est repos (un vrai cette fois je ne fais plus semblant). Arrivée à l'apéro, je retrouve Romain qui me propose cette fois de faire la Pointe Louise du côté du glacier Blanc. Chouette, je ne suis pas encore allée de ce côté-là, on part le lendemain. Se retrouvent embarqués dans le projet Clarisse, Nathan, Étienne ainsi que Georges et Daïsuke. Le glacier Blanc c'est un peu le *must* du coin, il faut dire que c'est rudement beau (et que ça monte bien aussi). Il y a un peu une foule de touristes sur le chemin, c'est encombré mais très satisfaisant de tous les doubler (ça fait 20 jours que je suis à Ailefroide, j'ai enfin la caisse !). Le glacier Blanc est immense et encore : aux dires d'Étienne et de Georges, il descendait beaucoup plus bas avant. Quand on arrive enfin sur le glacier, on voit la barre des Écrins que je vois pour la première fois. Ça paraît petit vu de loin et à mesure qu'on approche, je prends la mesure de la taille de la barre et des séracs. Lors du dîner au refuge, le gardien annonce des rafales de vent à 80-100 km/h à 3000 m d'altitude, ça compromet notre projet d'arête de la Pointe Louise, on se rabat sur Roche Faurio. Réveil 4 h, on retrouve Nathan et Romain qui dormaient dehors, sans doute motivés par le plaisir de porter plus lourd. Romain n'a pas très bien dormi, la faute à un mulot cauchemardesque qui attaquait son sac de couchage (en même temps, un Vallandré à 500 € grignoté par un adorable petit mulot, ça donne des sueurs froides !). On part vers 5 h sous quelques gouttes de pluie, on entend gronder l'orage au loin. Alors qu'on avance sur le glacier, une averse de grêle nous passe dessus. Derrière nous, les nuages noirs semblent s'éloigner. On

entame l'ascension, c'est super beau. Romain, grand seigneur, me fait passer devant pour les derniers mètres de la montée (l'histoire ne retiendra pas que je l'ai tracté sur les derniers mètres). Arrivés en haut de la pente de neige, il nous reste un bout d'arête pour aller jusqu'au sommet. C'est assez vertigineux, on a les pieds au-dessus du vide. D'en haut, la vue est sublime ! On voit loin et pour une fois, on a une vue bien dégagée. On avale à toute vitesse la descente et on se retrouve autour d'une glace à Ailefroide.

Le jour suivant, je pars dans une « petite » grande voie avec Joana que j'envoie bravement en tête, n'ayant pas encore le courage de passer en réversible. On fait Écrins Total, une belle voie tranquille marquée par la perte d'un téléphone ayant voulu descendre plus vite que Joana au dernier rappel.

En redescendant à Ailefroide, on tombe sur la fête des guides. J'y recroise Julien, le guide qui nous avait emmené à l'Aiguille du Pelvoux. En fin d'après-midi, on rejoint l'équipe couenne avec Hubert. L'occasion pour moi de passer mes deux premiers 6a en tête ! Le soir à l'apéro, Hubert me montre *Cascade Blues*, une voie qu'il a repérée dans un magazine, et qui d'après l'article nous fait passer sous la cascade. Le lendemain nous voilà au pied de la voie, Georges et Isabelle grimpent une autre voie à proximité. Les longueurs sont belles, avec quelques pas un peu athlétiques. Arrivés au passage de la cascade, on passe en réversible et Hubert m'envoie en tête : c'est du 4b, je m'en sens capable. Finalement on passe au-dessus de la cascade et pas en dessous. Malhabile, je mouille mes chaussons. Hubert arrive et c'est à son tour de repartir en tête, avec les chaussons légèrement humides. Je passe la dernière longueur en tête – un 6a – en faisant une belle “georgette” sur le premier point. Presque première grande voie en réversible : il faudra atteindre le prochain week-end escalade.

Le lendemain, c'est repos, le camp a commencé à se vider. J'accompagne Étienne et Nathan qui vont faire du bloc. Loin de pouvoir espérer passer le moindre mouvement dans leurs blocs, j'en grimpe d'autres plus faciles aux alentours en me faisant de nouveaux copains sur place. Je finis même par enchaîner un 6a+ généreusement coté, qui n'aurait sans doute valu qu'un 4-, voire 3+ à Bleau.



Daïsuke sur le glacier du Sélé

Avec Étienne, on repère un beau créneau météo et on décide de partir pour la pointe des Boeufs Rouges. Depuis l'abandon forcé de la Pointe Louise, j'ai bien envie de faire une course d'arête. Daï rejoint notre cordée, et Mélanie et Louise partent aussi pour la même course. C'est reparti donc en direction du refuge du Sélé. Le réveil à 4 h me paraît clément, je commence à m'habituer. On part en direction du Col du Sélé. Le glacier a bien fondu depuis début juillet et n'emprunte pas le même itinéraire qu'avec Dominique et Monique. On retiendra de la montée que Daï a abandonné une bouteille à la mer de glace, que c'est malcommode de resserrer un crampon dans la pente, et que la fonte du glacier n'enlève aucunement à la beauté du glacier du Sélé comme en témoignent les nombreuses pauses photos dans la montée. Il a neigé la nuit et il reste des plaques de neige saupoudrées sur l'arête. On range les crampons et le piolet dans le sac, et on s'engage sur l'arête Nord de la Pointe avec le glacier du Sélé et le soleil se levant sur notre gauche, et le glacier de la Pilate dans l'ombre sur notre droite. Depuis le sommet, on redescend vers le col de la Condamine où on remet les crampons pour le glacier de la Pilate. On descend une courte pente raide à 40° dos à la pente en s'appuyant sur la pointe des crampons, et on entame la longue traversée en dahu pour trouver la sente qui nous permet de remonter au col du Sélé. Le soleil est bien levé et on retransverse prudemment le glacier. À l'arrivée, on est accueillis par un petit troupeau de chamois : décidément, ils pullulent dans ce vallon.

Cette belle course conclut en beauté mon mois de juillet. Il est temps pour moi de rentrer à Paris pour travailler. Tiens

d'ailleurs, j'ai fait le compte du nombre de journées de boulot ce mois-ci : 6 ! C'est pas fameux mais gage d'un mois de qualité avec des gumistes super chouettes. Je n'ai pas compté les apéros le soir au camping chez Dominique, devant la tente de Monique, puis celle de François et celle d'Agnès et Hubert. Je ne saurais pas dire combien de gumistes sont passés cet été à Ailefroide, combien de voies ont été grimpeées, combien de tarots ont été joués et combien de buts ont été pris. Mais je peux dire qu'un hélicoptère a été appelé. Je ne saurais pas dire combien les gumistes ont avalé de kilomètres, de mètres de D+, de glaces ou de rosé ou de fraises des bois cet été. Pour moi, c'était beaucoup de premières : marcher sur un glacier, faire une course d'arête, faire une vraie grande voie, apprendre ce qu'est un but et prendre un but, apprendre le noeud de chaise, l'oublier, l'apprendre et l'oublier encore, faire une raclette à 15 avec un seul appareil, connaître un petit coin des Alpes comme sa poche. Merci à tous pour l'ambiance et merci à tous les gumistes qui ont initié les débutants cet été. Grâce à vous et aux montagnes, j'ai des étoiles plein les yeux.

Merci à Valentin, Aline, Thibault et Maixent pour les photos qui illustrent l'article !